

**Lecture croisée de représentations littéraires du désert en tant que présages du devenir
écologique de la planète**

Dr. Ismail SLIMANI

Laboratoire SACER, Université de Sétif-1, Algérie, ismail.slimani@univ-setif.dz

Soumis le: 28/09/2024

révisé le: 26/12/2024

accepté le: 26/12/2024

Résumé

Cet article est une tentative de lecture croisée de trois romans: «Timimoun» de Rachid Boudjedra, «Désert» de J-M-G Le Clézio et «A Ciel ouvert» de Nelly Arcan. Une lecture géocritique puisque le désert est l'espace représenté de manière géocentrique et multifocale. Une lecture qui se veut surtout écopoétique dans la mesure où nous tentons de dégager une éthique écologique derrière ces productions esthétiques. Nelly Arcan prédit un avenir au climat désertique dans le monde. Nous tentons de dégager les représentations littéraires de ce désert en tant que futur espace vital possible. Un espace topographique du désastre écologique que l'humanité frôle de plus en plus.

Mots-clés: Géocritique, écopoétique, désert, désertification.

قراءة متشابكة لتمثيلات أدبية للصحراء كتنبؤ للمستقبل البيئي لكوكب الأرض

ملخص

هذا المقال محاولة لقراءة تجمع بين ثلاث روايات: تيميمون لرشيد بوجدر، صحراء لجان ماري قوستاف لوكايزيو ومع سماء متفتحة نيلي أركان. هذه القراءة تابعة للنقد الجغرافي كون الصحراء فضاء ممثل بطريقة محورية ومتعددة الرؤى. هذه القراءة موجهة أن تكون إيكوشعرية حيث نحاول استخلاص أخلاقيات بيئية وراء هذه المنتجات الإبداعية. الكاتبة نيلي أركان تنتبأ في روايتها بعالم ذو بيئة صحراوية. نحن نحاول استخلاص تمثيلات أدبية للصحراء كبيئة معيشية مستقبلية للبشرية التي تسير نحو كارثة بيئية بخطى ثابتة.

الكلمات المفتاحية: نقد جغرافي، شعرية بيئية، صحراء، صحراء.

***Cross-reading of literary representations of desert as omens of the ecological
future of the planet***

Abstract

This article is an attempt at cross reading of three novels and an account of youth thus belonging to four authors: Rachid Boudjedra, J-m-g Clézio, Amin Zaoui, Nelly Arcan. A geocritic reading since the desert is the space represented in manner géocentrique and multifocale. A reading which wants to be especially eco-poetic insofar as we try to release an ecological ethics behind these aesthetic productions. Nelly Arcan predicts a future with the desert climate in the world. We try to release the literary representations of this desert as a future possible vital space. A topographic space of the ecological disaster that humanity passes very close to more and more.

Keywords : Geocritic, eco-poetic, desert, desertification.

Auteur correspondant: Ismail SLIMANI, ismail.slimani@univ-setif.dz

Le désert, lieu de mirages [...] étendue vacante, tout ouverte. [...] Pour le moment, nous sommes dehors et nous cherchons la porte d'entrée, qui sera aussi la porte de sortie. Tel est le sens de notre marche.

Mohamed Dib, *Le désert sans détour*, pp.20-67.

Elle sent le vent froid qui la pénètre. Ici il n'y a personne [...] Ça lui fait un peu peur, comme si le vent avait transformé la terre en désert.

J-M-G Le Clézio, *Désert*, p.200.

Introduction:

Seul un aveugle, ou une personne à œillères, peut ne pas constater de visu, dans sa quotidienneté la plus routinière, l'entame d'une ère nouvelle marquée par la dégradation de notre environnement vital le plus immédiat. À une plus grande échelle, le constat est d'autant plus flagrant avec tous ces phénomènes largement médiatisés liés au dérèglement climatique, au réchauffement de la planète, au bouleversement des écosystèmes, à l'érosion de la biodiversité, à la désertification, etc. Des phénomènes qui, pour tous les spécialistes et de divers horizons, sont la conséquence directe de l'activité humaine avec entre autres l'agriculture industrielle notamment les monocultures, l'industrie et les moyens de transport polluants, l'accumulation des déchets, la surexploitation des ressources naturelle, la déforestation intensive, etc.

L'humanité, au premier quart de ce vingt et unième siècle, ne peut donc qu'admettre cette crise écologique planétaire. Il est plus que temps de tirer la sonnette d'alarme avant que ne souffle, pour ainsi dire, le Cor du jugement dernier. Il nous semble justement que l'expression «il y a péril en la demeure» n'a jamais été aussi d'actualité. D'ailleurs, l'étymologie du mot «écologie» n'est autre que le terme grec *oikos* qui désignait la demeure, la maisonnée, avec tout ce qui l'entourait comme plantes ou animaux.

En effet, nous partageons un espace vital avec de multiples organismes vivants allant des microscopiques bactéries jusqu'à la faune et la flore dans toute sa diversité. Sauf que nous en sommes les exploitants exclusifs et que, malheureusement, nous en sommes aussi les principaux destructeurs à petit feu. Seul lueur d'espoir, une certaine conscience écologique qui commence à se cristalliser de plus en plus grâce au militantisme de certains et la volontaire adhésion de certains autres. La littérature contribue justement à cet éveil des consciences comme une sorte de «laboratoire de l'imaginaire»⁽¹⁾ qui propose des «scénarios du pire»⁽²⁾ notamment grâce aux textes dystopiques. Ces derniers qui sont alors autant de récits présageant le «co-devenir écologique partagé»⁽³⁾ et qui, d'une certaine manière, préparent l'humanité au monde de demain qui aura à subir les conséquences des actes d'aujourd'hui.

Des approches nouvelles des textes littéraires ont d'ailleurs vu le jour ces dernières années, tant en Amérique du Nord qu'en Europe, cherchant à mettre en évidence l'existence d'une éthique écologique derrière les productions esthétiques littéraires. Ces approches, essentiellement l'écocritique, la zoocritique, la géocritique ou encore l'écopoétique, tendent à faire émerger au grand jour une «littérature environnementale»⁽⁴⁾ de divers genres comme les dystopies qui seront classées dans la catégorie des récits «post-apocalyptiques»⁽⁵⁾.

L'être humain est d'ailleurs considéré comme le seul organisme vivant producteur de récits. Il est qualifié même par l'écrivaine franco-canadienne Nancy Huston d'«espèce fabulatrice». En tant que tel, l'humain a conscience de son existence entre un moment initial relatif à sa naissance et un moment final relatif à sa mort. Des récits mythologiques prendront en charge dans certaines cultures l'avant-naissance et l'après-mort. Les récits accompagnent donc l'existence humaine dans toute sa temporalité et serviront même à consolider le liant social, minimalement, en traçant l'arbre généalogique de la famille, de la tribu, etc. Ils seront aussi la représentation du réel environnant sans quoi le monde serait dénué de sens.

L'humain fabrique donc toutes sortes de récits dont certains recèlent une dimension esthétique. Ceux-ci forment les «belles-lettres» dont le dessein inconscient n'est autre que de proposer «une solution métaphorique à notre condition humaine»⁽⁶⁾. Nous voudrions dans cette contribution opérer une lecture croisée de quelques textes littéraires avec pour fil conducteur la prédiction de l'avenir désertique du monde comme conséquence du réchauffement climatique.

Notre corpus, sans aucune prétention d'exhaustivité, va inclure les récits suivants: *Désert* (1980) de J.M.G Le Clézio, *Timimoun* (1994) de Rachid Boudjedra et *A ciel ouvert* (2007) de Nelly Arcan. D'autres récits auraient pu s'ajouter à notre corpus mais que les limites d'une telle contribution ne peuvent inclure. À titre indicatif nous pouvons citer entre bien d'autres: *Au pays des sables* (1902) d'Isabelle Eberhardt, *Terre des hommes* (1939) d'Antoine de Saint-Exupéry, *Le livre de sable* (1975) de Jorge Luis Borges, *Méharées* (1989) de Théodore Monod, *Le désert sans détour* (1992) de Mohammed Dib, *Cinq fragments du désert* (2001) de Rachid Boudjedra, *Le désert et après* (2007) de Habib Ayyoub, *Le voyage à Timimoun* (2010) de Sylvie Brunel, *Le livre du désert* (2022) de Théo Clare.

Notre lecture s'inscrit dans l'esprit de la géocritique dans la mesure qu'elle sera multifocale et géocentrée comme en appelle Bertrand Westphal: «À l'inverse de la plupart des approches littéraires de l'espace, elle incline en faveur d'une démarche géocentrée, qui place le lieu au centre des débats. [...] Dès lors, c'est au référent spatial qu'il appartiendra de fonder la cohérence de l'analyse»⁽⁷⁾. Notre lecture sera pragmatiquement écopoétique car orientée à mettre en lumière ce qui nous semble la manifestation d'une éthique écologique qui se nicherait derrière les ramifications et embranchements narratifs d'un corpus littéraire diversifié certes mais que l'espace du désert cimente. C'est justement ce que nous entendons par une lecture croisée de textes littéraires en vue de montrer les conséquences de l'hypothétique avenir désertique de la planète. Une démarche que les directeurs du numéro spécial de la revue *Fixxion* consacré à l'écopoétique expliquent de la sorte: «Avec la montée d'une conscience environnementale, il n'est plus question aujourd'hui, du point de vue littéraire, de réduire la nature à un décor statique, à un miroir de la psychologie ou à un espace symbolique [...] Les voies que peut emprunter l'écopoétique sont nombreuses. Elles se rejoignent cependant dans leur rapport au temps: plutôt que de considérer prioritairement le passé et d'ériger l'histoire en point de référence privilégié, les lectures proposées tentent de participer à la construction du monde de demain, dans un rapport réinventé à l'environnement»⁽⁸⁾.

1- Du devenir désertique du monde:

Le point de départ de notre réflexion est un roman de l'écrivaine québécoise Nelly Arcan intitulé *À ciel ouvert*. Un roman dans lequel les thèmes de l'image de soi, du dictat de la beauté imposé aux femmes ou encore de la démocratisation de la chirurgie esthétique sont mis en avant. Un roman qui semble de prime abord assez loin de la question écologique. Il s'avère qu'il est truffé de passages ouvertement liés à la crise écologique. En effet, Nelly Arcan, fille du grand nord froid et glacial aux forêts immenses, prédit l'avenir désertique du monde comme conséquence du réchauffement climatique. Réchauffement que le personnage-narrateur constate de la sorte avec une touchante note de nostalgie: «ce qui restait de neige ne pouvait pas s'appeler neige tellement son aspect était le contraire de cette matière blanche, volatile et cotonneuse qui avait recouvert son pays pendant des siècles et qui avait fait sa renommée, la base de son folklore»⁽⁹⁾.

Nelly Arcan instaure d'ailleurs, dès l'incipit du roman, une sorte de contrat de lecture écologique implicite, en mettant en scène le personnage féminin de Julie bronzant sur la terrasse de son immeuble, sous un «ciel à marrée haute»⁽¹⁰⁾. Cette expression fait écho au titre du roman où le ciel est qualifiée d'ouvert. Il nous semble que c'est une manière de pointer du doigt la montée des eaux causée par la fonte des glaciers ainsi que le trou dans la couche d'ozone. Il nous semble même qu'Arcan tisse tout au long du roman une métaphore filée autour d'éléments naturels tel que le ciel ou encore le soleil. Elle, la fille de la brume, de l'hiver glacial et de la neige, fait une référence constante à ce soleil longtemps le lot de la partie sud du monde: «l'acidité du soleil d'aujourd'hui, qui darde, qui pique vers la population mondiale ses rayons. Le toit de l'immeuble où elle habitait la rapprochait du soleil et de ses aiguilles. Elle avait imaginé ce jour là que ce rapprochement ne pouvait pas durer, que blondeur et rousseur étaient des gènes mortels qui ne tiendraient pas le coup dans le **devenir désert du monde**, et elle avait

eu une autre pensée, que **ce monde était une maison dont il fallait pouvoir sortir, si on voulait y rester**»⁽¹¹⁾.

Nous voyons bien comment Arcan réussit avec une scène aussi anodine à mettre en place, pour reprendre Dominique Maingueneau, une scénographie particulière: une «scénographie écologique». Dans ce passage, elle arrive sur un ton pas très alarmiste à titiller la conscience écologique du lecteur, en mettant en avant, les pronostics d'un réchauffement climatique irréversible et dangereux pour l'espèce humaine. Un peu plus loin, le monde sera qualifié même de «four, tourné vers l'enfer»⁽¹²⁾, vers le «soleil (qui) commençaient à cuire comme une punition les deux femmes exposées»⁽¹³⁾. Arcan ira jusqu'à considérer Montréal comme la «capitale nord-américaine du réchauffement de la planète»⁽¹⁴⁾.

Cette écrivaine québécoise est sensible à l'urgence climatique, presque dans un esprit militant, au point de faire de son personnage féminin la future auteure d'un scénario dystopique qui représenterait ce que le monde pourrait devenir à ce rythme destructeur des équilibres naturels: «Un jour elle écrirait un scénario sur ce que les gens ont à dire de cette nature qui ne suit plus les mécaniques horizontales et solidement ancrées dans la lenteur de son évolution, cette nature qui, au contraire, a décroché de ses hauteurs pour aller dans le sens du bas, qui a rompu avec la distance et qui, sait on jamais, finira par s'asseoir dans la vie des hommes et devenir centre de leurs pensées en tant que clémence ou naufrage, se réappropriant le caractère divin qu'elle a déjà eu, et qu'on lui a ravi»⁽¹⁵⁾.

Nelly Arcan rappelle donc que dans toutes les cultures anciennes, dans tous les mythes anciens, la nature avait une importance telle jusqu'à s'incarner en une multiplicité de figures divines. Le monde d'aujourd'hui connaît un renversement tel que c'est la nature qui subit les conséquences des actions humaines. Quoique Dame nature ne peut que reprendre ses droits tôt ou tard comme l'expression française le stipule depuis bien longtemps. Arcan, cette jeune autrice à la conscience écologique accrue, représente d'ailleurs son personnage principal sous les traits d'une femme tourmentée, inquiète, alarmée même des conséquences du réchauffement climatique contrastant avec l'ancestral froid des contrées canadiennes: «Depuis quelques années Julie était tourmentée par le climat, par la température qui n'était plus seulement un sujet de conversation mais une expérience quotidienne, inquiétante à la longue parce que derrière se profilait l'emballlement, ce galop de destruction [...] la ruine progressive du paysage qui se fracturait par tous les moyens contenus dans la nature, lâchés d'un coup: tremblements de terre, cyclones, typhons et tsunamis, amenuisement du Grand Nord à la dérive, ensevelissement de terres fertiles et de villes portuaires sous l'eau salée des mers»⁽¹⁶⁾.

L'on voit bien avec ses nombreux passages suscités la scénographie écologique qu'installe Nelly Arcan dans ce roman qui, nous le rappelons, est très loin de par son sujet de ce genre de préoccupations. Cette scénographie au fil des pages se dote d'un ton tragique qui dessine cet horizon chaotique, cette destinée apocalyptique. Avec ce roman, Arcan tire la sonnette d'alarme et va jusqu'à prédire un renversement totale sous la forme d'une désertification planétaire: «L'amour de Charles Nadeau avait recomposé la capacité à aimer de Julie [...] l'amour vapoureux qui vient par bouffées partant du ventre jusqu'au visage, s'était mêlé à la température, aux attaques dardées du soleil sur sa rousseur si mal appropriée aux changements climatiques, **évolution qui allait**, elle en avait peur, **vers la mondialisation du désert**, vers la diabolisation du beau temps»⁽¹⁷⁾.

Ce que Nelly Arcan nomme magistralement une «mondialisation du désert» désigne selon nous la conséquence directe sur le long terme du réchauffement climatique. Notre planète recèle cinq types de climats que l'on pourrait schématiquement ordonner du plus froid au plus chaud avec entre ces deux extrêmes les climats tempéré, continental et tropical. Les pronostics des spécialistes du climat se rejoignent tous pour prédire un réchauffement de la planète induisant une évolution climatique allant dans le sens du climat désertique. Ce dernier qui se caractérise essentiellement par la sécheresse, par les températures élevées, par une végétation faible, voire absente, ce qui rend les cultures difficiles et la vie très rude. L'être humain s'est donc installé

majoritairement là où le milieu vital lui est favorable, essentiellement dans les régions au climat tempéré, continental ou tropical. D'ailleurs le mot désert désigne avant tout un lieu peu habité, peu fréquenté. Mais est-ce que le climat de ces régions favorables à la vie humaine est éternel? Est-ce que le climat de ces régions a toujours été ce qu'il est de nos jours? Est-ce que notre planète n'a pas connu par le passé un ou des changements climatiques?

Les sciences de la terre démontrent que notre planète est passée par des périodes de «glaciation globale» il y a des milliards d'années. Cette «boule de glace» par l'action de l'astre solaire est allée dans le sens d'un réchauffement graduel de l'ordre de 7% par milliard d'années. Les calottes de glace actuelle sont en quelque sorte les vestiges de cette période glaciaire: le Groenland, l'Antarctique et la Laurentide qui recouvre le nord de l'Amérique et du Canada. Les données géologiques de l'époque supposent que le niveau d'eau de mer était bien plus bas au point que la Manche par exemple n'existait pas. Les hommes de l'époque pouvaient aller à pied de France jusqu'en Angleterre, ou encore d'Australie vers la Nouvelle-Guinée. L'action humaine de ces dernières décennies accélère ce processus et nuit à l'équilibre climatique. Ceci engendre ce que les climatologues qualifient de «feu d'artifice anthropique»⁽¹⁸⁾ qui va occasionner un changement dans la répartition géographique des zones climatiques.

2- Le passé «vert» du désert:

Le monde actuel comporte plusieurs régions désertiques, couvrant une surface assez conséquente du globe, comme le Sahara en Afrique du nord, le désert de Gobi en Asie, le désert de Chihuahua en Amérique du nord, le désert d'Acacama en Amérique du sud ou encore le désert d'Arabie dans la péninsule arabique. Le plus aride de ces déserts mais aussi le plus vaste est le Sahara. Ce dernier qui selon les climatologues a connu une parenthèse «verte» pendant la période qui s'étale entre 12000 et 6000 ans avant notre ère. Ce changement climatique s'est opéré à l'époque de manière tout à fait naturelle.

En effet, Le réchauffement constant de la terre avait fait fondre les glaciers et remonter le niveau d'eau des océans. Ces derniers sont devenus plus chauds et ont engendré par conséquent de plus en plus de nuages qui avaient déversé leur eau cumulée sur le Sahara. La quantité élevée de ces précipitations avait créé une savane à dense végétation avec des lacs et des rivières. Ceci a encouragé un peuplement venant du sud d'hommes qui formeront le premier noyau des Touareg, ces fameux hommes bleus qui avaient reproduit sur leurs vêtements la couleur bleu dominante de leur espace vital: le bleu du ciel et de l'eau. Une couleur que l'on va retrouver malheureusement aussi à l'époque contemporaine, le 13 février 1960, dans le nom de code de l'essai nucléaire français à Reggane dans le Sahara algérien, à savoir l'opération Gerboise bleue. Dans cette savane donc s'était développée une faune d'une diversité impressionnante avec des bovins, des girafes, des antilopes, des hippopotames, des rhinocéros, des éléphants, des autruches, des poissons ou encore plusieurs sortes d'oiseaux. Les peintures et les gravures rupestres du Tassili N'Ajjer sont un témoignage de cette période florissante:



Peintures qui selon nous pourraient contribuer à illustrer ces phases de revirement climatique qu'a connu auparavant le Sahara, allant d'un désert vers une savane, pour enfin revenir à son état initial désertique. Ce qui démontrerait aux plus sceptiques la possibilité d'un futur changement climatique sur Terre assez similaire. Un changement que malheureusement, avec l'action néfaste de l'homme, semble de plus en plus plausible et à un rythme de plus en plus

accélééré. Avec une telle logique, ce qui nous semble dystopique de nos jours peut n'être qu'une projection sur le long terme d'un futur proche en une sorte d'actualisation du mythe de l'éternel retour.

Si l'avenir du monde était donc une désertification à grande échelle avec de grandes zones géographiques à cause d'un réchauffement insoutenable et une pluviométrie rarissime, quel serait la vie dans ce désert? Il nous semble pouvoir répondre à cette question en revenant sur les représentations du désert dans deux romans contemporains: *Désert* de J-M-G Le Clézio et *Timimoun* de Rachid Boudjedra. Représentations qui s'avèrent assez similaires et qui pourraient à notre avis figurer au lecteur ce qui pourrait être son futur milieu vital, ou du moins celui de ses descendants.

3- Le désert: une topographie du «désastre écologique»:

La littérature, en particulier le roman, est l'art de raconter des événements qui se déroulent dans un cadre spatio-temporel. Ecrire implique pour un romancier de camper les décors de ses scènes en dessinant les contours de lieux, de configurer des espaces, de faire littéralement la graphie de *topos*. Le désert nous semble justement une configuration topographique du désastre que connaîtrait une bonne partie du monde si rien n'est fait pour inverser la courbe du réchauffement climatique. Ce que les différentes COP (*Conférence of the parties*) depuis 1995 tentent vainement à faire avec des résolutions pas encore assez fermes.

En effet, dans ces deux romans, nous retrouvons des personnages se déplaçant au milieu des regs, des ergs, des hamadas, ou encore des sebkhas et chotts salés du Sahara. Autant dire que la topographie du désert y est représentée comme quasi-lunaire, faite d'espaces vertigineux, sablonneux ou caillouteux, au silence caverneux, coincés entre deux massifs montagneux, l'Atlas Saharien et le Hoggar, parsemé de-ci de-là par quelques oasis. Le désert y semble être le lieu d'une nature abrupte qui vous happe et qui aiguise vos sens. Il est fait de lumière, de sable, de roche, de vent, de silence, de bruissement de vies insoupçonnées, etc. Il nous paraît pouvoir alors être rangé dans la catégorie des «**tiers paysages**» dans la classification de Gilles Clément. Ceci dans la mesure qu'il est un espace quasiment vierge, enfin moins soumis à l'action humaine, à l'«anthropisation». Ce que nous retrouvons sous la plume de Boudjedra en ces termes: «*Goût dans ma bouche du sable, du non-sens, d'une sorte de métaphysique larmoyante, du désastre [...] l'espace n'est plus qu'un conglomérat de vibrations bourrées de couleurs, de formes et de sens zigzaguant à travers ses méandres et ses tournants [...] l'espace saharien avait une autonomie totale et une spécificité intrinsèque, bien que dans son ensemble il forme plusieurs sous-espaces ramassés ici, redondants là, mais qui organisent ce qu'on appelle communément un désert dont la configuration me saute au visage*»⁽¹⁹⁾.

Le désert est d'ailleurs plus un lieu de passage obligé pour l'homme qu'un espace vital lui offrant des conditions viables. C'est du moins ce que représentent les romans de notre corpus où l'on retrouve dans *Timimoun* un bus qui sillonne incessamment le Sahara pour de courts séjours touristiques. Dans *Désert* l'on retrouve aussi une tribu d'hommes bleus qui traverse le désert pour fuir les affres de l'armée coloniale. Le déplacement prend dans ce dernier les allures de longues marches sous un soleil de plomb et une chaleur suffocante avec «*Ce sable, ces pierres, ce ciel, ce soleil, ce silence, cette douleur [...] l'ordre vide du désert, où tout était possible, où l'on marchait sans ombre au bord de sa propre mort. Les hommes bleus avançaient sur la piste invisible [...] Autour d'eux c'étaient les crêtes mouvantes des dunes, les vagues de l'espace qu'on ne pouvait pas connaître [...] dans les dédales de pierre sèche [...] plaines de roches coupantes, montagnes déchirantes, crevasses, nappes de sable qui réverbéraient le soleil*»⁽²⁰⁾.

C'est d'ailleurs dans ce sens que Khaled Elmahdjoub estime que le désert dans sa symbolique recèle un aspect labyrinthique. Mohamed Dib fait le même constat «*puisque où qu'on aille dans le désert on est toujours au même endroit*»⁽²¹⁾. Se perdre dans le désert est en fait un motif constant. L'errance dans le désert a même été un châtement divin dans les textes des religions monothéistes. Le désert implique donc la non-sédentarité, la nécessité de se

déplacer constamment en quête de ressources vitales. Lieu de passage des caravanes et de migration au gré des saisons, le désert ne peut être un point d'ancrage constant. La tente pliable et transportable comme mode d'habitat des nomades en est la preuve irréfutable: «Là où le désert connotait la sauvagerie et le recul de la civilisation, la «solitude» peut être prise comme synonyme de «désert», mettant davantage l'accent sur le dépeuplement du lieu, l'absence de toute habitation, sans nécessairement que ce lieu soit sauvage et inhospitalier»⁽²²⁾.

L'intérêt pour nous, en rapport avec notre propos, est de montrer ce vers quoi l'humanité se dirige: un milieu vital des plus hostiles, «sans une goutte d'eau, sans un fruit»⁽²³⁾, où vivre est plutôt une quête incessante pour la survie. L'abondance des ressources jusqu'à la gabegie ne sont plus dans le désert qu'un mirage faisant miroiter l'espoir de paradis célestes où l'eau coule à flot et les fruits sont à portée de mains. Les romans de notre corpus sont aux antipodes d'une littérature bucolique, pastorale ou encore romantique où l'on exalte la nature dans son versant positif: «Personne ne connaît la souffrance s'il n'a pas regardé du haut de l'Assekrem ce chamboulement cosmique qu'est le Hoggar. Cette désintégration lunaire où la rocaïlle, le sable, les dunes, les crevasses et les pics majestueux donnent envie de mourir tout de suite. Le Sahara c'est ce grabuge intolérable du monde, ce bouleversement incroyable de la géographie et de la géologie. [...] Impression que le désert est hargneux, méchant, dur à vivre, granuleux»⁽²⁴⁾.

Un peu plus loin, Rachid Boudjedra évoque les effets néfastes du climat désertique sur le corps humain: «Mais c'est terrible le désert pour faire vieillir les gens. Il les rétrécit, les assèche et les fripe»⁽²⁵⁾. Ces propos sont loin des récits littéraires évoquant les fontaines de jouvence, de l'immortalité et de l'éternelle jeunesse. Le désert de par son aridité au quotidien, toutes saisons confondues, éprouve le corps au plus haut point. La peau doit être recouverte pour la protéger des rayons du soleil. Le visage aussi doit être couvert pour se protéger du sable et de la lumière aveuglante. On imagine mal le personnage de la québécoise Nelly Arcan quasiment dénudée qui cherche à doré son teint en bronzant au beau milieu du désert. On imagine mal les soucis liés à l'esthétique et à la perfection plastique du corps du monde moderne dans un milieu aussi hostile où vie rime avec survie: «le vent du désert, chaud le jour, froid la nuit. Le sable fuyait autour d'eux, fouettait le visage des femmes qui rabattaient la toile bleue sur leurs yeux [...] Le vent passait sur eux, à travers eux [...] La sécheresse avait durci leurs lèvres et leur langue [...] Les visages étaient noirs, brûlés par la lumière, les yeux pareils à des morceaux de charbon»⁽²⁶⁾.

Les auteurs de notre corpus ressassent à divers endroits les éléments constitutifs du désert. Ceci nous semble montrer le contraste existant entre le milieu désertique et le milieu où «il fait bon vivre» pour reprendre une expression courante de nos jours. Ceci nous paraît au final être, en suivant notre grille de lecture éco-poétique, une manière de prévenir par la dissuasion des incidences d'un revirement climatique car certains espaces vitaux pourraient à long terme devenir, comme le désert, une série de «collines de pierre rouge [...] cratères de boue séchée, accrochés à la terre rouge autour de leur flaque d'eau grise. [...] des ravins et des torrents desséchés»⁽²⁷⁾; «des plateaux inaccessibles, parsemés de blocs rocheux [...] relief tourmenté et lunaire aux formes étranges [...] des oasis complètement isolés du monde, entourées de rivières souterraines, étroites mais longues de centaines de kilomètres, au fond de canons entaillés et basaltiques. Quasiment inaccessibles. Ici se fixe la sauvagerie du monde»⁽²⁸⁾.

En guise de conclusion:

Arrivé au terme de cette modeste contribution, qui n'est au final, qu'une tentative de lecture éco-poétique croisée de quelques textes littéraires. Nous avons en fait, tant bien que mal, opéré une lecture avec pour fil d'Ariane, la quête d'une éthique écologique qui nous semblait se tapir entre les mailles textuelles de trois romans auctoriquement et géographiquement hétéroclites. En d'autres termes, nous avons essayé d'opérer une sorte de tissage textuel avec pour maître-mot le désert. Notre lecture est dans ce sens aussi une lecture géocritique car centré sur le désert en tant qu'élément spatial commun aux romans constituant notre corpus. Ce dernier qui, par la

multiplicité des points de vue des auteurs Nelly Arcan, J-M-G Le Clézio et Rachid Boudjedra assure la condition d'une lecture multifocale d'un espace géocentré.

Notre humble lecture a été amorcée par la prédiction d'un avenir au climat désertique dans divers endroits de la planète. Présage que nous avons relevé à divers endroits du roman *À ciel ouvert* de Nelly Arcan. Prédiction que nous prenons pour argent comptant d'autant plus qu'elle corrobore les données scientifiques. Cette désertification à grande échelle nous la trouvons illustrée par le cas du Sahara qui avait connu une parenthèse verte de quelques milliers d'années avant de revenir à son état désertique initial.

Nous avons tenté par la suite de dégager la représentation du désert dans deux romans où il constitue l'espace textuel principal. L'intérêt pour nous a été de considérer cet espace romanesque comme une représentation de ce devenir désertique annoncé. Notre lecture de *Désert* de J-M-G Le Clézio et *Timimoun* de Rachid Boudjedra a montré que le désert est un espace chaotique où vie rime avec survie. Notre lecture a pu mettre en lumière les aspects négatifs d'un tel espace vital. Ce qui constitue une manière de dépasser certains clichés enchanteurs, ces images de cartes postales, ces pièges à touristes. Le désert est plutôt un espace avec des conditions extrêmes telles qu'il serait la manifestation de l'enfer sur terre. Il est une véritable topographie du désastre écologique vers lequel court l'humanité si rien n'est fait pour préserver le climat tempéré nécessaire à la vie. Ces deux romans prennent alors, selon nous et à partir de ce point de vue, l'allure de manifestes pour une prise de conscience écologique.

Nous terminerons par ces quelques vers d'une chanson des femmes targuis que nous reproduisons à partir de *Désert* de J-M-G Le Clézio et qui nous semble synthétiser en quelque sorte notre propos appelant à une conscience écologique afin d'inverser la courbe: «*Un jour, oh, un jour, le corbeau deviendra blanc, la mer s'asséchera, on trouvera le miel dans la fleur du cactus, on fera un lit avec les branches de l'acacia [...] Un jour, oh, un jour, le vent ne soufflera plus dans le désert, les grains de sable deviendront doux comme du sucre, sous chaque pierre blanche il y aura une source qui m'attendra, un jour, oh, un jour, les abeilles chanteront pour moi une chanson [...] Un jour, oh, un jour, le soleil sera obscur, la terre s'ouvrira jusqu'au centre, la mer recouvrira le désert. Un jour, oh, un jour*»⁽²⁹⁾.

Références:

- 1- Bénédicte Meillon, Ouverture scientifique journée d'étude Écopoétique & biodiversité: enjeux historiques, littéraires, stylistiques, disponible sur: <https://www.youtube.com/watch?v=cS36hKPvJAW>
- 2- Ibid.
- 3- Ibid.
- 4- Ibid.
- 5- Ibid.
- 6- Jean Rohou (1993), Les études littéraires, Paris, Nathan, p. 05.
- 7- Bertrand Westphal (2007), La géocritique –réel, fiction, espace-, Paris, Minuit, p.189. Souligné par nous.
- 8- Romestaing Alain, Schoentjes Pierre et Simon Anne (dir.), «Ecopoétiques», Revue critique de fixxion française contemporaine, N°:11, 2015, pp. 07-09.
- 9- Nelly Arcan (2007), *À ciel ouvert*, Paris, Seuil, p.112.
- 10- Ibid., p.4
- 11- Ibid. Souligné par nous.
- 12- Ibid., p.5.
- 13- Ibid., p.50.
- 14- Ibid., p.53.
- 15- Ibid., p.8.
- 16- Ibid., pp.7-110.
- 17- Ibid., p.93. Souligné par nous.
- 18- Gille Ramstein (2017), «Une brève histoire du climat de la terre», *Reflète de la physique*, N°:55, disponible sur: <https://doi.org/10.1051/refdp/201755006>
- 19- Rachid Boudjedra (1994), *Timimoun*, Paris, Denoël, pp.15-62.
- 20- J-M-G Le Clézio (1980), *Désert*, Paris, Gallimard, p.11.
- 21- Mohamed Dib (1992), *Le désert sans détour*, Paris, Sindbad, p.53.

22- Sébastien Baudoin (2020), *Aux origines du nature writing*, Marseille, Le mot et le reste, pp.101-102, cité dans Achheb Loubna, «Bras de fer entre nature et machine: une étude écopoétique de Timimoun de Rachid Boudjedra», *Revue Algérienne des Lettres*, Vol.: 8, N°: 1, 2024, p.73.

23- J-M-G Le Clézio, op.cit., p. 105.

24- Rachid Boudjedra, op.cit., pp. 69-77.

25- Ibid., p.111.

26- J-M-G Le Clézio, op.cit., pp. 4-24.

27- Ibid., p.42.

28- Rachid Boudjedra, op.cit., pp. 142-143.

29- J-M-G Le Clézio, op.cit., pp. 164-165.

Bibliographie:

- Arcan Nelly (2007), *À ciel ouvert*, Paris, Seuil.

- Ayyoub Habib (2007), *Le désert et après*, Alger, Barzakh.

- Boudjedra Rachid (1994), *Timimoun*, Paris, Denoël.

- Boudjedra Rachid (2001), *Cinq fragments du désert*, Alger, Barzakh.

- Brunel Sylvie (2010), *Le voyage à Timimoun*, Paris, JC Latès.

- De Saint-Exupéry Antoine (1939), *Terre des hommes*, Paris, Gallimard.

- Deschênes-Pradet Maude (2019), *Habiter l'imaginaire -pour une géocritique des lieux inventés-*, Montréal, Lévesque éditeur.

- Dib Mohamed (1992), *Le désert sans détour*, Paris, Sindbad.

- Elmahjoub Khaled, «L'(en)jeu topographique dans les récits du désert chez Jean-Marie Gustave Le Clézio, Rachid Boudjedra, Ibrahim Al Koni», *Planeta Literatur. Journal of global Literary Studies*, N°: 1, 2014, pp. 3-32.

- Espejo María José Sueza, «Désert de Jean-Marie Gustave Le Clézio: analyse d'éléments descriptifs et interprétation écocritique », *Revista de Estudios Franceses*, N°: 5, 2009, pp.329-346.

- Le Clézio J-M-G (1980), *Désert*, Paris, Gallimard.

- Loubna Achheb, «Bras de fer entre nature et machine: une étude écopoétique de Timimoun de Rachid Boudjedra», *Revue Algérienne des Lettres*, Vol.: 8, N°: 1, 2024, pp. 69-78.

- Rohou Jean (1993), *Les études littéraires*, Paris, Nathan.

- Romestaing Alain, Schoentjes Pierre et Simon Anne (dir.), «Ecopoétiques», *Revue critique de fixxion française contemporaine*, N°:11, 2015.

- Westphal Bertrand (2007), *La géocritique –réel, fiction, espace-*, Paris, Minuit.